

Le Chêne et le Roseau, ou comment la littérature ouvre des fenêtres sur soi

Fanny Merker | Bellinzona

Dieser Artikel beschreibt eine Literaturlektion in der Zweitsprache, in welcher eine Tessiner Maturaklasse sich einer Fabel von La Fontaine widmet. Nach der Lektüre, die von einem Glossar und einigen historischen Ausführungen begleitet wird, werden die SchülerInnen dazu aufgefordert, zwecks einer vertieften Textanalyse ihre in der Erstsprache erworbenen Kenntnisse und Kompetenzen zu reaktivieren. Die darauf folgende Diskussion ermöglicht es, zu erfahren, wie Jugendliche von heute einem klassischen Werk der französischen Literatur begegnen. Es zeigt sich, inwiefern die Schülerinnen in der Lage sind, den Text nicht nur zu würdigen, sondern auch spontan darauf zu reagieren und dessen Botschaft kritisch zu diskutieren. Die Literatur misst dem Individuum und dessen Komplexität eine zentrale Rolle bei und muss auch in der Zweitsprache der bevorzugte Vermittlungskanal des Wissens bleiben. In einer Zeit, welche von Neuerscheinungen, Schnelligkeit und Oberflächlichkeit geprägt ist, stellt sie eine immer rarer werdende Gelegenheit dar, um sich kennenzulernen und sich zu entwickeln.

Introduction

À l'Ecole Cantonale de Commerce du Tessin, secondaire 2, pendant les deux premières années le français (1 et 2) est une langue 2 obligatoire, à côté de l'allemand et de l'anglais; par la suite, les élèves de troisième et quatrième année peuvent continuer le français, qui est alors choisi comme option et ne conduira pas à un examen final. À l'intérieur de ces cours d'option, nous nous consacrons le plus souvent à la lecture et à l'analyse de textes littéraires francophones. Les compétences acquises au fil des ans (niveau B1-B2) permettent aux élèves d'apprécier les œuvres étudiées, qui représentent souvent l'occasion d'établir des comparaisons avec le parcours, plus historique, du programme d'italien. À l'aide de quelques leçons plus techniques, et après une étape nécessaire pour s'habituer au passé simple et aux règles de versification, il est possible de transférer en français les instruments analytiques largement employés dans les cours d'italien. Souvent, les élèves s'étonnent de la portée des lectures qui s'offrent à eux: grâce au dictionnaire et à quelques notes en bas de pages, les textes ne sont pas inaccessibles, la littérature en langue 2 n'est plus une utopie, les programmes scolaires perdent leur étanchéité au pro-

fit d'une vision plus ample où les matières s'entraident et communiquent entre elles.

Approche

Voilà trois ans que je propose à mes élèves de dernière année, dont l'âge varie entre 18 et 20 ans, la fable de La Fontaine intitulée «Le Chêne et le Roseau». Je procède généralement de manière chronologique et historique: après deux mois consacrés à la lecture de textes médiévaux, où les élèves, ravis par ce retour aux chevaliers de la Table Ronde, remarquent avec étonnement la ressemblance marquée entre cette langue ancienne et l'italien, je passe à quelques textes de la Renaissance et de la période Baroque. À ce moment-là, l'analyse peut toucher aussi à la forme, aux rimes, aux figures de style. J'essaie de stimuler la lecture et l'exégèse, consciente du fait que, dans quelques mois, mes élèves seront confrontés aux examens de maturité d'italien, pour lesquels les mêmes compétences devront être exercées. Ce parcours littéraire, que je varie un peu chaque année, a l'avantage de faire découvrir des ouvrages classiques qui viennent ainsi augmenter le bagage littéraire et culturel, sans l'échéance et le poids d'un examen final. L'œuvre de La Fontaine (1621-1695) permet d'innombrables variations, que mes élèves peuvent découvrir sous forme d'exposés, mais j'ai toujours constaté un intérêt sincère pour ce texte en particulier, auquel je consacre généralement deux heures de cours où le débat suit la lecture et l'analyse.

Au bas de la page avec la fable, un glossaire présente quelques mots et évite les questions les plus fréquentes.

Avant la lecture j'ai l'habitude de demander à mes élèves s'ils connaissent déjà quelques fables de cet auteur: la plus célèbre, parmi leurs souvenirs d'enfance, reste «La Cigale et la Fourmi», suivie de «Le Corbeau et le Renard», quelques-uns se rappellent également de «La Grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le

Le chêne et le roseau¹

Le Chêne un jour dit au Roseau:

«Vous avez bien sujet d'accuser la nature,
un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
le moindre vent qui d'aventure
fait rider la face de l'eau
vous oblige à baisser la tête;
cependant que mon front, au Caucase pareil,
non content d'arrêter les rayons du soleil,
brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
dont je couvre le voisinage,
vous n'auriez pas tant à souffrir:
je vous défendrais de l'orage;
mais vous naissez le plus souvent
sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
- Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
contre leurs coups épouvantables
résisté sans courber le dos;
mais attendons la fin.» Comme il disait ces mots,
du bout de l'horizon accourt avec furie
le plus terribles des enfants
que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
et fait si bien qu'il déracine
celui dont la tête au ciel était voisine,
et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Glossaire

Chêne: grand arbre solide (quercia, en italien)

Roseau: plante aquatique à grosse tige souple (giunco, en italien)

Sujet: raison, motif

Roitelet: 1. roi peu important ou d'un petit pays, 2. oiseau plus petit qu'un moineau

D'aventure: par hasard

Braver: défier

Aquilon: vent du Nord, froid et violent

Zéphyr: vent doux et agréable, brise légère

Redoutable et épouvantable: effrayant, qui fait peur

Bœuf». Ils évoquent surtout l'effet comique suscité par la présence de ces étranges animaux, parlant et agissant comme des êtres humains. La morale, plus ou moins explicite, les a également frappés: ils peuvent maintenant l'appliquer aux expériences et aux rencontres faites au cours de leur adolescence. Le plaisir du souvenir, accompagné pour certains par la présence d'un adulte, un parent ou un enseignant qui leur a fait découvrir ces textes, se double d'un jugement sévère porté sur l'enfant qu'ils étaient et qui ne pouvait pas encore comprendre la

portée de la fable, le contenu symbolique caché, le sens véritable. Ainsi, le travail analytique sur le texte est toujours précédé par la quête d'un passé qu'ils regardent avec condescendance, dont ils ne semblent se remémorer que pour mieux s'en distinguer, pour revendiquer une maturité acquise. Après une lecture silencieuse, quelques braves se proposent pour la lecture à voix haute. Je demande de respecter les pauses et les suspensions entre les vers, puis nous partageons le texte entre le narrateur (ou plutôt le je lyrique), le chêne et le roseau. Ce procédé transforme le poème, comme il se doit pour une fable, en un texte dont la nature est plus théâtrale, dialogique. Ainsi, il est plus aisé de reconnaître une structure iconique, qui attribue une large étendue au chêne et une plus mince réplique au roseau. Cette répartition asymétrique conduit immédiatement à des considérations sur le contenu, que je peine à retenir pour faire remarquer le schéma des rimes masculines et féminines, les personnifications omniprésentes, le rythme saccadé créé par l'alternance irrégulière des alexandrins et des octosyllabes.

Discussion

Néanmoins, mes élèves ont tous beaucoup de mal à retrouver la morale dans cette fable. Peut-être parce que à un niveau superficiel de compréhension déjà quelque chose les rebute, les rend soupçonneux. J'entreprends alors, à travers une modalité dialogique, de dévoiler la métaphore, d'expliquer que le roseau et le chêne sont des archétypes. Comme le Renard symbolise la ruse, le Corbeau la vanité, la Fourmi la parcimonie ou la radinerie (c'est selon, et ça peut provoquer d'innombrables discussions), ces deux végétaux illustrent deux comportements opposés face à l'adversité, le vent. La Fontaine les a choisis pour leur morphologie et pour l'image qu'ils véhiculent: le chêne était en latin le génitif du mot force (vis, roboris, f), en français il est de genre masculin (contrairement à l'italien, la quercia), ce qui souligne le côté viril, costaud; en revanche le roseau se distingue pour sa fragilité et sa souplesse. Le roseau suit la direction de la tempête, n'oppose aucune résistance, «plie», déployant ses capacités d'adaptation au monde qui l'entoure. Le chêne, quant à lui, «résiste», lutte, ne baisse pas la tête; et casse, déraciné, abattu. Que nous dit La Fontaine? Quel est le sens véritable, l'enseigne-

ment à tirer de cette fable? Je choisis de provoquer mes élèves en adoptant un ton résolument assertif, qui ne tolère aucune divergence d'opinion, et je sonde les regards interloqués. Oui: le chêne, qui est apparemment le plus fort, est aussi condamné à l'échec car il refuse de s'adapter, alors que le roseau, en évitant la confrontation, n'est pas brisé par la tempête. Il est indispensable de s'adapter afin de survivre: quand on n'est pas de taille, mieux vaut plier.

Rapidement, le regard déborde, les élèves se consultent en silence, puis se lancent dans le débat:

- Se plier, une valeur?
- S'adapter aux difficultés de la vie, sans se battre, en baissant la tête, c'est ça, la morale?
- Ce n'est pas juste.
- Plier, ça signifie renoncer à son identité, à sa personnalité; plier, c'est... [bref délai de temps pour chercher ses mots, on accueille avec gratitude la suggestion d'un camarade féru d'histoire] abdiquer.

Et de secouer leurs couronnes, mes jeunes rois et reines indignés. On s'attache au contexte historique, on dépoussière ses connaissances sociologiques, on rugit:

- Au XVII^e siècle, les hommes de lettres devaient chercher la protection du mécène, il n'y avait aucune liberté d'expression, c'étaient tous des roseaux.
- La Fontaine était un roseau, c'est uniquement pour cette raison qu'il a écrit cette fable. Mais ce n'est pas parce qu'il était un... [le conseil vient de l'enseignante, qui traduit de l'italien «vigliacco»], voilà, un lâche que nous devons l'imiter.

Sauf que La Fontaine fait exception dans le tableau brossé par mes élèves: réprimandé pour l'autonomie de ses écrits, libertin et janséniste à la fois, il a toujours refusé de renier publiquement ses contes, même si cela a retardé son entrée à l'Académie française. On en redemande, des intellectuels de cette trempe, et ce n'est certainement pas par lâcheté qu'il dévalorise le chêne au profit du roseau.

Quelques irréductibles, enfin, cherchent des preuves textuelles, relisent le conte avidement:

- Le chêne est vaincu seulement à la fin, parce que le vent était très fort, mais avant il avait toujours réussi à résister. Ça veut dire que dans la plupart des cas résister, ne pas baisser la tête, ça fonctionne.

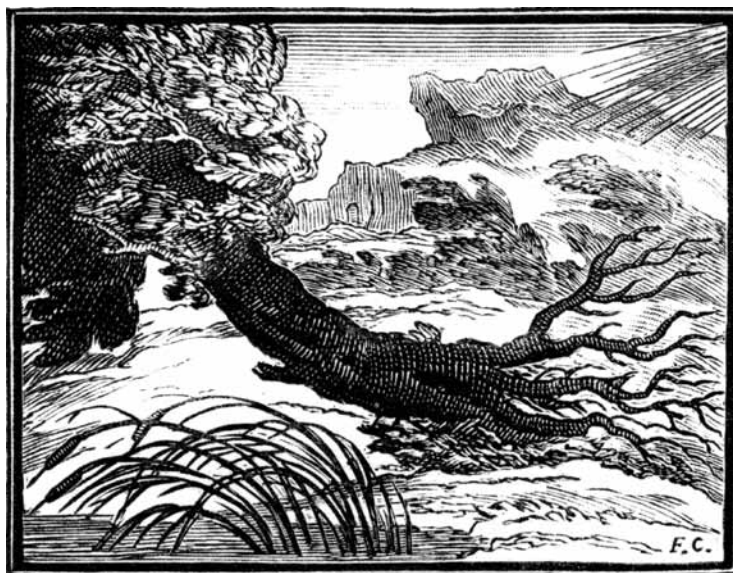
Oui, mais dans les autres, ceux qui pourraient nous terrasser?

Mes élèves me semblent bien spartiates, tout à coup, comme s'il y avait quelque chose de vraiment inacceptable, de douloureusement insupportable, dans le fait de «plier». Mais quel est le sens qu'ils donnent à ce verbe? Il s'agit pour eux d'un signe évident de soumission, d'un rituel qui implique une résignation en même temps qu'une admission d'infériorité. Ils sentent que s'adapter nécessite une perte, dont l'objet est, pour eux, leur individualité, ce qui les rend uniques, différents les uns des autres. Se perdre, perdre quelque chose de soi, même lorsque cela pourrait nous sauver, même face à la tempête la plus terrifiante, est une crainte majeure, une angoisse contre laquelle ils se défendent féroce-ment. On peut aisément comprendre à quel point un adolescent, en proie à sa métamorphose, redoute de perdre encore quelque chose, de se voir ultérieurement changé, transformé, de ne plus se reconnaître. Mais il n'est pas seulement question d'identité.

Réaction

Il me semble que la réaction unilatérale des mes élèves à cette fable de La Fontaine exprime une autre peur aussi. Ou plutôt, un autre genre de refus, beaucoup plus primitif: mes élèves me paraissent régresser à un stade où apparemment ce qui est mal et ce qui est étranger au Moi coïncident. Ce qui leur déplait, ils le rejettent; comme s'il s'agissait, oralement, de recracher quelque chose de mauvais, ils crachent sur le message du conte de La Fontaine, qui les déçoit en même temps qu'il les pousse à réexaminer la réalité.

Cette réaction, je l'ai trouvée curieuse et en même temps fascinante. J'ai cherché dans les classiques de psychanalyse, aidée en cela par mon père, psychiatre et psychanalyste, et par sa vaste bibliothèque. Après quelques lectures et de nombreuses discussions, je crois pouvoir affirmer qu'il est possible de lire le conte, avec Freud, comme le passage du principe de plaisir, qui régit le comportement du chêne, au principe de réalité, appliqué par le roseau.² Le roseau démontre en effet l'instauration du principe de réalité puisqu'il se représente «non seulement



Jean de La Fontaine, Le chêne et le roseau, illustration de François Chauveau.

Dans un contexte où les élèves sont des «natifs digitaux» nous sommes encore plus responsables de l'héritage de la littérature: il ne s'agit pas de préserver une espèce en voie de disparition, mais bien plutôt de nous préserver d'un futur déraciné.

ce qui est agréable, mais ce qui est réel, bien que désagréable».³ Il a évidemment conscience de ce qui se passe au-dehors de lui, une conscience née de l'observation de la réalité, et de l'attention vouée non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de lui-même, par le biais des qualités sensorielles. Il est capable d'«établir si une représentation de la réalité est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est en accord ou non avec la réalité, et il décide par conséquent».⁴ Contrairement au chêne, et à la représentation de mes élèves, le roseau arrive à «abandonner un plaisir momentané et incertain [le plaisir narcissique d'avoir été invincible, par exemple] pour accéder à l'avenir à un plaisir plus sûr».⁵

Parler d'avenir, de plaisir plus sûr est une tâche ardue avec bien des adultes, elle ne l'est que davantage avec des adolescents. Toutefois la certitude d'avoir à accomplir un choix important d'ici quelques mois, après les examens de maturité, nous a permis de trouver des similitudes intéressantes et même urgentes entre leur situation et la fable. Faut-il prendre une décision uniquement motivée par le plaisir, accomplir un rêve sans évaluer les conséquences futures (marché du travail, salaire, famille), ou bien soupeser les possibilités, considérer les différentes options et «plier» en choisissant un débouché sous le signe de la sécurité? Comme toujours, les proverbes viennent à leur secours: on peut «joindre l'utile à l'agréable», trouver «le juste milieu», faire des compromis.

Ils sont tombés dans le piège, mais quelque part ça me rassure de les voir encore s'indigner, avant de baisser la tête et de montrer, à moi mais surtout à eux-mêmes, que bien qu'à contrecœur, ils sont déjà en train «d'abdiquer», comme ils disent. Cela me rap-

pelle évidemment mon adolescence, qui constitue une part importante de la motivation à faire ce métier après des études de lettres choisies par pur plaisir – la réalité ne m'a rattrapée que beaucoup plus tard.

Voici ce que je leur souhaite, au fond: d'avoir le temps de s'adapter, d'apprendre à plier sans avoir de courbatures, et peut-être d'arriver, comme tout artiste authentique, à concilier les deux principes avec élégance. Les rêveries de La Fontaine sont devenues une réalité tangible; au travers de l'identification de ses lecteurs il a pu atteindre le principe de réalité sans transformer le réel, en le récréant à l'intérieur de ses fables, en les faisant vivre dans l'imaginaire d'autres hommes et femmes comme lui, insatisfaits du monde, en quête de consolation.

Conclusion

Voilà, pour moi, le rôle et le cœur même de la littérature. Ça le devient davantage à l'école, avec des adolescents ou des jeunes adultes pour qui le fait de parler de soi avec un enseignant est difficile, impossible parfois avec ses propres parents. Les textes littéraires contiennent déjà tout ce qu'il y a à dire, ils posent toutes les questions, ils offrent, à qui veut les entendre, toutes les chances d'aboutir à une réponse. Je crois qu'à l'avenir la littérature sera d'autant plus importante que d'autres formes d'expression et d'apprentissage semblent la supplanter, au niveau des ressources et des investissements des écoles dans les «nouvelles technologies». Dans un contexte où les élèves sont des «natifs digitaux» nous sommes encore plus responsables de l'héritage

de la littérature: il ne s'agit pas de préserver une espèce en voie de disparition, mais bien plutôt de nous préserver d'un futur déraciné. Dans ce cas aussi, je crois que les adultes en font un peu trop: il suffit d'assister à l'intérêt et à la passion que suscitent encore et toujours les grands classiques, auprès de jeunes que nous croyons totalement subjugués par les réalités virtuelles.

Finalement, l'observation de mes élèves trouve une étrange interprétation: La Fontaine ne me semble ni chêne, ni roseau; il serait plutôt le vent qui les a ébouriffés, avant de faire trembler quelque peu leurs racines fragiles, prêtes à prendre l'envol.

Notes

¹ La Fontaine, *Fables*, Paris, Larousse, 1971, Livre I, Fable 22, p. 51.

² Sigmund Freud, *Opere*, edizione diretta da C. L. Musatti, vol. 10, *La negazione*, Torino, Bollati Boringhieri 1989, p. 198.

³ Sigmund Freud, *Opere*, edizione diretta da C. L. Musatti, vol. 6, *Precisazioni sui due principi dell'accadere psichico*, Torino, Bollati Boringhieri 1989, p. 454.

⁴ Ivi, p. 455.

⁵ Ivi, p. 458.

Fanny Merker

est rentrée au Tessin après avoir obtenu une double licence en Italien et en Français moderne auprès de la Faculté des lettres de l'Université de Genève. Elle enseigne le français et l'italien à l'Ecole Cantonale de Commerce de Bellinzona ainsi qu'au lycée de Mendrisio et est actuellement inscrite à un doctorat sur Giacomo Leopardi sous la direction du professeur Maria Antonietta Terzoli à l'Université de Bâle.